

gagner le royaume de Dieu et sa justice. Nos sectes se brisent. Le protestantisme est aux abois, le congrégationalisme court à sa fin. L'Église presbytérienne est divisée en factions hostiles. La puissante secte du méthodisme est déchirée par les schismes et des divisions internes. Les baptistes suivront le destin de leurs frères les calvinistes. Les épiscopalistes se vantant de leur "admirable liturgie" et prétendant être "une branche" de l'Église catholique—divisés en deux partis, haute et basse église, dont l'un veut quitter le nom de protestants, et l'autre le retenir—ayant une forme de spiritualité sans en avoir la réalité, accompliront la prophétie qui dit, qu'un royaume divisé contre lui-même ne pourra subsister. Ces sectes déchirées par des divisions intestines, séparées en cliques et coteries, armées les unes contre les autres, l'une contredisant et refusant ce que l'autre avance, qu'ont-elles à offrir pour satisfaire aux besoins religieux du peuple Américain? Ne s'aperçoivent-elles pas que leur pouvoir est fini. Comment pourront-elles le recouvrer? Elles peuvent s'exhorter les unes les autres à l'union et à la paix. Mais quels principes, excepté le principe négatif de leur haine contre le catholicisme, ont-elles pour s'unir, ou quel peut être leur principe de paix? Ne voient-elles pas que leurs contentions sont inévitables, et que leurs divisions ne peuvent pas être arrangées? Elles ont déserté le principe d'unité, le fondement de la paix, elles ont quitté l'Église. Elles ont follement, comme les insensés constructeurs dans la plaine de Sennaar, tenté de bâtir une tour qui s'élève jusqu'au ciel, mais Dieu a confondu leur langage et les a dispersés au loin.

Dans cet état de choses, la grande question du catholicisme surgit nécessairement. L'Église catholique marche avec pompe dans la majesté des âges, brillante de ses vêtements de lumière, et belle de la beauté de sa sainteté et offrant à ses peuples isolés, qui se déchirent et se dévorent les uns et les autres, la branche d'olivier, symbole de la paix. Elle a à leur offrir une foi, celle qui a été donnée aux saints, et qu'elle a conservée intacte à travers toutes les vicissitudes des temps; et un culte consacré par une longue file de martyrs et de saints qui règnent maintenant dans le ciel avec J. C. Elle a une église qui, comme l'arche de Noë, s'élève sur les eaux du déluge; dans elle sont les choisis du Seigneur. Elle leur offre à tous le salut; des esprits distraits, des cœurs fatigués refuseront-ils ses offres? "Venez à moi," dit-elle, au nom et du ton de son divin maître, "vous tous qui travaillez et qui êtes surchargés, et je vous soulagerai." Et ne doit-on pas faire attention à son invitation en ces jours principalement? Nous avons cherché le repos et nous ne l'avons point trouvé, nous le cherchons encore pourtant et nous ne le trouverons point. Nous le cherchons dans cette secte-ci ou dans celle-là—et il n'est pas là. Nous le cherchons dans l'infidélité et l'indifférence—et il n'est pas là, car on n'y trouve que le repos de la maison-acharnelle. Où donc, le chercherons-nous? Vers qui donc irons-nous? A qui? si ce n'est au doux Jésus, dans l'Église qu'il a fondée comme le milieu par lequel nous avons accès à lui, et qui seul a les paroles de la vie éternelle.

Certainement nous estimons que ces temps-ci soit propices pour l'Église, nous espérons certainement que le catholicisme s'étendra dans ce pays promptement au loin et au large. Ses adversaires doivent alors le renouveler leurs débats et se défendre, s'ils le peuvent. Il n'y a point de doute qu'ils l'essaieront. Ils l'ont sur l'ancien champ, et se clarifieront, s'il est en leur pouvoir, des anciennes charges d'hérésie et de schisme. Car avec la propagation du catholicisme revivra la foi en Dieu, la foi en J.-C., la foi envers l'Église; et avec le renouvellement de cette foi, les hommes cessent de s'asseoir si facilement sous la charge du schisme et de l'hérésie. L'hérésie et le schisme deviennent de nouveau des mots pleins de sens, mais d'un sens terrible, qu'on ne peut regarder, en face. L'orthodoxie recouvre son ancienne signification, et les hommes sentent que, sans la vraie foi et la véritable église, ils sont sans Christ; et être sans Christ, c'est être sans Dieu. Les sectes doivent prouver que, comme sectes, elles sont membres du corps de J.-C., et qu'elles conservent la vraie foi, ou autrement abandonner leurs prétentions, et reconnaître qu'elles ont été à juste titre condamnées comme hérétiques et schismatiques, par conséquent séparées de la vigne comme des branches mortes, et condamnées au feu.

Le savant et profond auteur des Lectures qui sont devant nous paraît avoir compris quelque chose de cela, et il est venu en avant pour justifier les Réformateurs de leur séparation de l'Église Catholique Romaine, et pour délivrer au moins l'Église épiscopale protestante de l'accusation de schisme. Cette question est d'une importance terrible pour lui et ses frères, car s'il échoue dans ses efforts pour délivrer son Église de cette charge, il manque de prouver, dans le sens chrétien, qu'elle est en aucun sens une église, il ne peut garantir la légitimité de son ministère et de ses sacrements; il est obligé d'admettre, s'il reste dans sa communion, qu'il est hors de la communion du Christ, et qu'il est coupable non-seulement d'occuper un honneur auquel Dieu ne l'a pas appelé comme Aaron, non-seulement de changer les commandements de Dieu, de rompre l'unité du corps de J.-C., mais d'enseigner les mêmes erreurs aux autres, de les conduire hors de la voie, de les confirmer dans l'erreur, et de mettre leur salut en danger. Sa position est d'une responsabilité terrible, et il a besoin, non-seulement d'être fermement persuadé qu'il n'est pas dans l'erreur, mais de connaître positivement et infailliblement qu'il est dans le droit chemin—non-seulement de démontrer qu'on peut possiblement excuser les Réformateurs, mais qu'ils sont positivement et infailliblement justifiables et dans le bon chemin, et que les églises qu'ils ont fondées sont l'Église une, catholique et apostolique, que notre divin Sauveur a promis de bâtir sur la rocaille, et contre laquelle les portes de l'enfer ne doivent jamais prévaloir.

Départ de quatre Religieuses pour Kingston.—Bénédiction de la première pierre d'une église à St. François du Lac.—Réserves du clergé.

—Les quatre Sœurs de l'Hôtel-Dieu, destinées à aller fonder un hôpital à Kingston sont parties hier, pour leur destination. Ce sont M. le chanoine Blanchet et M. Laframboise qui sont allés les conduire.

—On nous écrit de St. François du Lac, district des Trois-Rivières :

Le 19 du courant (août) Messire Cooke, Vicaire-Général des Trois-Rivières, a béni la pierre angulaire d'une nouvelle église dans cette paroisse. A 9 heures avant midi, un concours très considérable de personnes était rendu sur cette belle place qui se trouve vis-à-vis le Village Abénaquis, à peu près au centre de la paroisse. Vers 10 heures, le signal de cette cérémonie fut donné par la cloche de l'église de la mission des Abénaquis et aussitôt trois coups de canon furent habilement tirés par les Sauvages pour donner plus d'éclat à la solennité. Au commencement de la cérémonie M. le Grand Vicaire Cooke fit, avec son éloquence bien connue, un discours approprié à cette circonstance. Le silence parfait qui régna pendant tout le discours a prouvé suffisamment combien l'orateur fut goûté de son nombreux auditoire. La bénédiction de la pierre se fit ensuite avec tout l'ordre désirable.... Puisse cette Bénédiction se répandre sur les habitants de St. François pour les encourager à finir un édifice qui leur est nécessaire pour l'exercice du culte divin; car l'église actuelle, placée sur le bout d'une Isle à une extrémité de la Paroisse, bien trop petite pour contenir la moitié de la population, menace ruine par son antiquité; elle compte plus de cent douze ans d'existence. Le bien de la religion exige donc une autre église plus avantageusement située pour les paroissiens, c'est pour cela et pour rendre justice à la paroisse de St. François que sa Grandeur Monseigneur de Québec a fait marquer la place d'une autre église vers le centre de la population.

On lit dans l'*Jurore* :

Les Réserves du Clergé.—La dispute qui règne au sujet des réserves du clergé est une question agitée depuis un demi siècle en ce pays, une question qui enflamme plus que toute autre les partis politico-religieux dans le Haut-Canada, une question enfin qui ne se règlera pas sans causer encore bien de l'agitation et bien du tumulte peut-être dans ce pays, voué plus que beaucoup d'autres, en semble, à une perpétuelle dissension.

Nous avons raison de croire que cette question sera de nouveau mise sur le tapis à la prochaine session du Parlement Provincial, et que, combinée avec cette non moins chatouilleuse du *King's College* ou de l'Université, elle suscitera de nouveaux et de graves embarras à une administration déjà assez obérée et assez difficilement placée au milieu des intérêts divers des gens et des périls particuliers qui l'entourent dans sa grave et difficile situation.

Il est donc bon qu'à l'approche d'une pareille discussion, nos lecteurs soient mis au fait d'une affaire si intéressante sous tous ses différents points de vue, et qui, quoique depuis très longtemps controversée, ne se trouve guère encore dans le domaine de l'intelligence générale, bien qu'épuisée, peut-être, pour un certain nombre.

Le *Globe* de Toronto qui, pour sa part, l'a discutée à satiété, y revient spécialement encore dans son chapitre éditorial du 19 du courant, et semble y mettre plus d'importance que jamais, plus encore dans l'espérance d'en embarrasser l'administration que par le motif sincère de régler cette difficile et toujours épineuse question.

Nous tirerons de ce journal l'historique de cette question pour la présenter à nos lecteurs dans son origine et dans toute son étendue, sans adopter autre chose que les faits et les renseignements statistiques de notre confrère. C'est un résumé, du reste, dont nous lui devons tout le mérite et à qui nous en laissons tout l'honneur.

"En 1791 (la 31e. de George III), dit le *Globe*, un bill fut passé par le Parlement Britannique, mettant à part les *proventus* de la septième partie des terres du Canada pour le soutien "d'un Clergé Protestant". La population de la Province était si petite alors, aussi bien que la quantité des terres cultivées, que cette grande dotation est demeurée la possession tranquille du gouvernement depuis 1791 à 1819, et les ventes n'en couvrirent point les dépenses d'administration. Dans la dernière année cependant, l'église d'Angleterre jeta les yeux sur ce riche héritage. Le Dr. Mountain, Evêque de Québec, le seul Prélat de l'Église d'Angleterre alors dans l'Amérique Britannique, demanda au gouvernement et réussit, au moyen du fanatisme ultra-